

Origine et migrations Mbosi : le peuplement de la cuvette congolaise

Par : Joseph ITOUA

Introduction

Le peuple Mbosi est une composante du grand groupe ethnolinguistique Bantou appelé Ngala. Il se divise en plusieurs sous-groupes dont les Mboko, les Ngaré, les Akwa, les Koyo et les Mbosi stricto sensu. Ainsi, il convient de noter que font également partie du grand groupe Ngala du Congo-Brazzaville, les sous-groupes Moye (ou Moï), Likouba, Likouala et Bomitaba. Ce grand groupe se situe au Nord-Congo qu'il partage avec les peuples Teke, Sangha, Maka, Pygmées, Oubangiens.

Il occupe l'espace géo-administratif qui comprend les Départements de la Cuvette-Ouest (districts d'Itoumbi, de Mbomo), de la Cuvette (districts de Ntokou, de Makoua, d'Owando, de Boundji, de Ngoko, d'Oyo, de Tchikapika, de Mossaka) et des Plateaux (districts d'Allembé, d'Abala, d'Ollombo, d'Ongogni, de Makotimpoko et de Gamboma). Il s'étend donc des plateaux Bangangoulou jusqu'aux rives de la Mambili.

Plusieurs auteurs¹, notamment Théophile Obenga, Abraham Constant Ndinga-Mbo et Joseph Itoua dans leurs études et œuvres se sont employés à identifier ce peuple. De ces études, on peut retenir que le peuple Mbosi (dit Mbochi par la colonisation) est l'un des plus grands groupes ethniques qui peuplent la République du Congo.

Il est difficile d'écrire l'histoire ancienne de ce peuple, car l'histoire écrite de l'Afrique Centrale commence avec la colonisation et en deçà du XVIIIe siècle, aucun document écrit n'en donne des éléments suffisants et éclairants. Pourtant, la connaissance de cette histoire est indispensable pour identifier ce peuple en tant qu'élément composant le groupe Bantou.

¹ Obenga (Th) : La cuvette congolaise. Les hommes et les structures, Présence Africaine, Paris, 1976, pp6-13.

Ndinga-Mbo (A.C) : Onomastique et histoire au Congo-Brazzaville, Harmattan, 2004, pp85-128

Itoua (J) : Les Mbosi au Congo : Peuple et civilisation, Harmattan, Paris, 2007, pp20-32.

Le présent article, comme les œuvres des auteurs précités plus haut qui le précèdent, ne peut combler de façon définitive la connaissance et la compréhension du peuple Mbosi (ses origines, ses migrations et la datation de son installation au Congo). Ici, maintenant, comme avant, notre tentation se limite à des hypothèses d'un historien qui fait crédit aux traditions orales de son milieu. Le lecteur pourrait accorder quelque valeur à ces hypothèses parce qu'elles ont leurs appuis non seulement dans les traditions orales locales, mais aussi, dans les écrits des grands spécialistes des peuples bantou.

Nous sommes conscients que nombreux peuvent être des contemporains qui disent : point n'est besoin de fouiller très loin dans le passé, il faut se consacrer à l'étude de l'histoire récente du continent, comme la colonisation et la décolonisation de l'Afrique, les problèmes contemporains du continent, la mondialisation, etc. Ce sont là, pour cette opinion, les sujets intéressants parce qu'ils permettent de bien éclairer les problèmes auxquels se trouve confrontée l'Afrique dans la recherche des voies de son développement.

La réponse à cette opinion se trouve dans l'intérêt des dirigeants politiques et intellectuels du monde bantou à créer le Centre International de Civilisation Bantou (CICIBA). Il nous suffit de citer le message du défunt Président de la République Gabonaise au Colloque du CICIBA d'avril 1985 à Libreville : « rechercher les racines bantou, c'est construire notre avenir ».

Pour mener à bien cette réflexion, nous avons adopté une démarche qui se veut logique. Nous allons donc dans un premier temps faire l'évaluation critique des différentes thèses en présence sur l'origine des Mbosi. Dans un deuxième temps, nous examinerons les causes et les dates de leurs migrations. Enfin, dans un troisième temps, nous chercherons à dégager les directions et itinéraires de ces migrations.

I. Origine des Mbosi

Le manque d'écriture qui a pénalisé les anciens africains, rend difficile et complexe toute étude sur l'origine de ces peuples qui ont suivi un grand mouvement de migration avant de se fixer sur les terres qu'ils occupent avant le contact avec les Européens. Pour répondre à la question sur la provenance des Mbosi, on ne peut à ce jour recourir qu'à quelques rares sources qui s'arrogent chacune l'authenticité de l'information. Les thèses émises par ces sources sont souvent concurrentes et opposées.

Nous considérons, dans cette étude, trois de ces thèses qui retiennent notre attention et suscitent notre analyse. Il s'agit des hypothèses de Dike Akwa qui fixe l'origine Mbosi au Cameroun, donc à l'ouest de leur terroir actuel et de celle de Joseph Ebeka, Pierre Vennetier, Théophile Obenga, Gilles Sautter, qui, tous, s'accordent à fixer la provenance des Mbosi au Congo-Kinshasa.

La troisième thèse est fournie par la source traditionnelle, proposée par le peuple Mbosi lui-même.

1. Origine Mbosi au Cameroun

Le prince camerounais Dike Akwa Nya Bonambela affirme, dans son remarquable ouvrage, *Les descendants des pharaons à travers l'Afrique*, que les Mbosi sont venus du Cameroun. Sa piste de recherche est fournie par les liens ethniques entre les peuples Mbosi et les Ngala-Dwala. Ainsi écrit-il :

C'est aux Ngala-Dwala débordant la côte camerounaise pour atteindre la Guinée Equatoriale par les Benga et Boubi, le sud -est par les Kollé et Ibonô jusqu'à Port-Harcourt, le Gabon par les Bakota et les Okande, qu'il importe de rattacher des tronçons à l'est et au sud des Bangala zaïrois, depuis les XVIe et XXIIe siècles et du Congo par les Mbosi².

Cette opinion de Dike Akwa, si elle est sans conteste quant aux liens de parenté entre ces peuples, donne un sens controversé du mouvement de leur migration, surtout dans sa dernière phase.

Le prince Dike Akwa se rallie ainsi à ces nombreux auteurs, historiens et linguistes, qui adhèrent à la thèse du professeur Greenberg pour qui « les bantouphones se sont déplacés graduellement de la région située entre les fleuves Benoué et Cross vers le sud, colonisant notamment la région entre la Sanaga et l'Ogoué... »³. Parmi ces éminents adeptes de Greenberg, le couple d'historiens, Lwango-Luyiigo et Vansina⁴ fait observer que les langues bantoues du nord-ouest ont essaimé dans trois directions le long de la mer, à travers la mer et à travers la forêt.

Les deux historiens font remarquer que les anciens bantous sont arrivés sur les terres de l'actuel Congo par la Sangha et par la forêt qu'ils ont décimée. Ils invitent à penser que « les langues ancestrales bantou étaient, ici, parlée entre l'Alima et la forêt ». Cette insertion paraît dubitative. D'abord les langues qui sont parlées dans cette région limitée par l'Alima et la forêt sont, pour la plupart, du groupe Ngala dont les Mbosi constituent la plus grande tribu. En outre, si la Sangha peut être la voie empruntée par les Maka venant du site de la Benoué, les Mbosi ne semblent pas venir de ce site ouest. Plus

² Prince Dike Akwa Nya Bonambela : *Les descendants des pharaons à travers l'Afrique*, Éditions Osiris-Africa, Bruxelles, 1985, p89.

³ Greenberg cité par Vansina (J) : « L'Afrique Équatoriale et l'Angola : les migrations et l'apparition des premiers États » in *Histoire générale de l'Afrique*, Tome IV : L'Afrique du VIIe au XIe siècle, Présence Africaine/Edicef/UNESCO, Paris, 1985, p604.

⁴ Lwango-Luyiigo (S), Vansina (J) : Les peuples bantouphones et leur expansion in *Histoire générale de l'Afrique*, Tome IV : L'Afrique du VIIe au XIe siècle, Présence Africaine/Edicef/UNESCO, Paris, 1997, p130-145.

grave, Vansina et Lwango-Luyiigo, soutiennent que tous les Bantou qui peuplent le Congo aujourd'hui descendent des peuples qui seraient venus du proto-bantou occidental.

Que dire des Kongo, des Mbosi si cette voie est bien celle des Teke et des Maka ? Pour le mouvement des peuples Ngala-Dwala et Mbosi, ils ont, semble-t-il, négligé l'information traditionnelle orale des peuples concernés, que nous avons jugé utile de nommer par « Index traditionnel ». S'il pouvait être prouvé que les Ngala-Dwala dont la parenté avec les autres Ngala semble être hors de doute, sont venus du site du nord-ouest, cela fait penser que, dans les mouvements migratoires, des fragments d'une même ethnie ont dû prendre des itinéraires différents et peut-être même, s'installer sur des zones réciproquement éloignées.

2. Origine des Mbosi au Congo-Kinshasa (ex-Zaïre)

Cette hypothèse est émise et défendue par Joseph Ebeka, Pierre Venetier, Gilles Sautter, Théophile Obenga, Marcel Soret⁵. Tous ont, par leurs œuvres respectives, démontré que les Mbosi seraient venus de l'est du fleuve Congo, c'est-à-dire du Congo-Kinshasa. Ils sont rejoints par Jérôme Ollandet⁶ qui, dans une remarquable étude par laquelle il remonte l'histoire des peuples Ngala des deux Congo, a mis en exergue l'existence des liens de parenté entre les Mongo du Congo-Kinshasa et les Mbosi.

Toutes ces pistes, aussi bien du point de vue du sens que de la direction de la migration du peuple Mbosi, sont confirmées par l'index de ce peuple.

3. L'index traditionnel du peuple Mbosi

A la question de savoir d'où viennent ses ancêtres, le Mbosi d'aujourd'hui répond, vraisemblablement comme son père hier, que les Mbosi viennent de « Ngolo » (c'est-à-dire de l'autre côté). Il appuie sa parole par le deuxième doigt (index) de sa main droite pour préciser le sens de la migration de ses ancêtres⁷.

Le terme « Ngolo » indique en Mbosi la rive d'un cours d'eau opposée à celle où se situe le locuteur. Il désigne aussi l'au-delà d'une frontière opposé au lieu où se situe l'observateur. On dit, dans ce deuxième sens : « Ngolo ondé » (l'autre côté de la frontière). Ainsi, lorsque la question est posée, par exemple, à un Mbosi Oleo qui occupe la rive droite de la rivière Alima, Ngolo désigne le territoire de la rive gauche de ce cours d'eau. Quand on adresse la même question aux Mbosi d'Okouélé (Bokouélé),

⁵ Ebeka (J) : « Morotoua contre Ndaka-Noloki » in Revue *Liaison*, N°16, Brazzaville, 1951, pp.14-16.

⁶ Ollandet (J) : Les contacts Teke-Mbosi. Essai sur les civilisations du bassin du Congo, Thèse de Doctorat de 3^e cycle d'histoire, Université Paul Valéry, Montpellier, 1981, pp73-116.

⁷ Itoua (J) : Op. Cit, pp.44-45.

de Tongo qui occupent la rive gauche de l'Alima, la réponse indique le côté est du fleuve Congo, c'est-à-dire la rive gauche du grand fleuve.

Cet index de l'homme Mbosi qui décrit le sens de la migration de ce peuple constitue une source traditionnelle de l'histoire que les générations passées ont transmise aux descendants. Il conduit, certes, vers la provenance des Mbosi quand ils viennent sur les terres qu'ils occupent actuellement au Congo-Brazzaville.

La première hypothèse que l'on pourrait énoncer avec nette conviction est celle qui autorise de déclarer que les Mbosi viennent de l'Est du fleuve Congo, qu'ils ont dû suivre par vagues successives, mais continues, avant d'atteindre les terres qui sont leurs actuels habitats. Ils auraient débarqué sur la rive ouest du fleuve entre les embouchures de la rivière Sangha au nord, et de la rivière Tsakosso au sud. Le proto-Mbosi se serait installé sur le grand marais vasier, large de plusieurs kilomètres, situé entre le fleuve et la ligne longitudinale qui passe par le village Bokouélé, en s'étendant entre la rive gauche de l'Alima et la Sangha. Ici commence l'installation provisoire, puis définitive de ce peuple avant que certaines divisions de lignages ou de clans traversent l'Alima pour occuper les zones Mbosi Oleé.

Mais une question est aussitôt présente dans l'étude de l'historien : les Mbosi seraient-ils partis de la rive est (Congo-Kinshasa) du fleuve Congo comme origine de leur migration ? Une origine plus lointaine pourrait donc être envisagée serait-ce le bassin du Nil ?

4. Origine nilotique des Mbosi

La première piste qui pourrait nous permettre de rechercher l'origine Mbosi vers le Nil est fournie par Cheikh Anta Diop⁸. Les études de ce grand savant confirment que « la vallée du Nil est le foyer de dispersion à partir duquel l'Afrique dans son ensemble a reçu une partie de ses habitants ».

Dans ce contexte, on peut aussi citer les écrits du prince Dike Akwa Nya Bonambela⁹ qui classe les Ngala-Dwala et les Mbosi parmi les descendants des pharaons. Il faut souligner, avec un intérêt évident, qu'Aboubacry Moussa Lam¹⁰ recherchant l'origine des Peuls, affirme que ceux-ci sont partis de la vallée du Nil sous la conduite de Dinga pour occuper leur terroir actuel en Afrique Occidentale. Lorsqu'on recourt aux affirmations de toutes les études sur les Mbosi et, surtout, aux récits oraux du peuple lui-même, on est renseigné que les Mbosi étaient aussi conduits de l'Est vers leur actuel terroir par un chef légendaire nommé Ndinga, on peut se poser la question suivante : s'agit-il entre ces deux patriarches, d'une simple coïncidence d'homo ou d'une parenté présumée ?

⁸ Diop (C. A) : *Civilisations ou barbarie*, Présence Africaine, Paris, 1981, p234.

⁹ Prince Dike Akwa Nya Bonembela : *Op. Cit.*

¹⁰ Lam Aboubacry Mousa : *De l'origine égyptienne des Peuls*, Présence Africaine, Paris, 1993, 464p.

Toutefois, la confluence des noms peut faire supposer la confluence de cultures entre les deux groupes : Peul et Mbosi. Ce qui fait paraître une concordance de l'étude d'Aboubacry Moussa Lam avec celle de Cheikh Anta Diop et nous conforte dans l'hypothèse suivante : partis tous de la vallée du Nil, les Peuls et les Mbosi, sont arrivés dans leur habitat actuel en prenant des itinéraires distincts certainement parce que transportés dans des groupes ethniques différents, mais tous deux vers l'ouest.

Cette hypothèse issue des thèses de Cheikh Anta Diop et de Dike Akwa nous établit dans l'hypothèse que le Nil est l'origine commune des Peuls et des Mbosi.

Ces trois thèses qui concernent les hommes peuvent être soutenues par la ressemblance apparente entre deux anciennes institutions des peuples Mbosi et Égyptiens. Il s'agit d'Otwere, suprême institution politique des Mbosi et la Maât égyptienne¹¹.

Tout en dominant la vie sociopolitique des peuples Mbosi et Ngala, Otwer se posait pour ces peuples, comme un cadre de vision du monde : il constituait pour eux un système de représentation disposant d'une idéologie et d'une philosophie qui guidaient leur action dans toutes les dimensions de la vie : sociale, politique, économique et culturel¹².

Prenons en compte, dans le domaine culturel, les multiples thèses de Théophile Obenga¹³. Il souligne l'importance de l'histoire de l'Égypte ancienne dans ses relations avec d'autres contrées plus ou moins lointaines. Ce qui prédomine nettement, selon cet auteur, « c'est la grande ascendance prestigieuse du pays des pharaons, d'où sont sortis les arts, les sciences, la philosophie, l'astronomie, la religion, le droit ». L'Égypte nègre a donc beaucoup donné au monde.

Ainsi, dans ces nombreux travaux¹⁴, Obenga a démontré les liens existant entre la civilisation égyptienne (ancienne) et l'africaine.

Lorsque ces liens se réfèrent à la culture, à la transmission des connaissances, aux mythes et cultes de l'initiation, ils peuvent constituer une relation de similitude entre la civilisation égyptienne et la civilisation Mbosi, notamment dans les pratiques de la Maât égyptienne et d'Otwere Mbosi. Comme pour la Maât, l'initiation aux nouveaux membres dans Eseele (sanctuaire) était l'occasion pour Otwer, de la diffusion de ses enseignements sur la vie, la mort, l'homme dans son milieu, l'existence des liens entre les morts et les vivants.

Si cette ressemblance entre la Maât et Otwer ne peut confirmer l'hypothèse de l'origine Mbosi en Égypte, elle peut permettre, néanmoins, de penser à l'existence des

¹¹ Assmann (J) : Maât, l'Égypte pharaonique et l'idée de justice sociale, Julliard, Paris, 1989, 173p.

¹² Itoua (J) : Institution traditionnelle Otwer chez les Mbosi (Congo-Brazzaville), L'Harmattan, Paris, 2010, 296p.

¹³ Obenga (Th) : La philosophie africaine de la période pharaonique 2780-330 avant notre ère, Harmattan, Paris, 1990, pp 244-245.

¹⁴ Obenga (Th) : *Op. Cit.*

relations et d'échanges culturels entre les anciens égyptiens et les autres peuples anciens de la vallée du Nil.

La conjugaison de toutes ces thèses nous pousse à opiner pour une origine nilotique des Mbosi. Notre thèse n'est sans doute pas définitive car elle est bien sûr, limitée aujourd'hui par celle du Comité scientifique international pour la rédaction d'une Histoire générale de l'Afrique sous l'égide de l'UNESCO. En effet, le groupe dirigé par Djibril Tasmir Niane, en citant le professeur Guthrie, « situe l'origine de la masse de la population bantophone au Shaba et, dans la région adjacente, en Zambie du nord-est »¹⁵. Les Mbosi, sous-groupe Ngala, lui-même groupe Bantou, seraient-ils venus du Shaba pour s'installer momentanément dans la boucle du Congo ? Cette hypothèse ne semble pas crédible à comparer aux thèses citées ci-haut.

L'opinion de Joseph Ki-zerbo en ce domaine précis, incite en toute prudence, à penser que cette origine des Bantou dont les Mbosi, est une étape dans le temps et dans l'espace. En effet, cet historien de grande renommée estime que « la migration Bantu a été un phénomène historique majeur qui s'est déroulé vraisemblablement au début de l'ère chrétienne sur une grande échelle d'espace et de temps et qui n'était pas encore achevé à la fin du XIXe siècle »¹⁶. Il ne semble pas vouloir fixer le berceau commun de ce monde.

Une autre source attestant l'hésitation à confirmer les thèses de Cheikh Anta Diop et de Théophile Obenga est produite par la « Génération CICIBA »¹⁷ qui conclut ses travaux sur le colloque de Libreville en avril 1985, de la façon définitive suivante : « le berceau primitif immédiat et commun à tous les peuples bantu est désormais fixé avec sûreté dans la région comprise entre le Nigéria orientale et Cameroun occidental et celui des Crossfields »¹⁸.

Est-ce un rejet catégorique de toutes les thèses de Cheikh Anta Diop ou est-ce une autre hypothèse qui vient s'associer aux premières comme pour créer une nébuleuse autour de l'origine des Bantou ?

Et pourtant, comme nous, les thèses des grands savants, Cheikh Anta Diop et Ki- Zerbo, ont inspiré Tidiane Ndiaye, anthropologue et économiste franco sénégalais, spécialiste de l'histoire des civilisations africaines. Reprenant les termes de Ki-Zerbo, Tidiane Ndiaye a estimé que « le phénomène appelé - Grande dispersion des Bantou - s'est étalé sur une plus grande échelle d'espace et de temps du fait de l'exubérante et

¹⁵ Guthrie cité par Vansina (J) : *Op. Cit*, p.602.

¹⁶ Ki-Zerbo (J) : *Histoire de l'Afrique noire. D'hier à demain*, Hatier, Paris, 1972, pp181-182.

¹⁷ Nous utilisons les termes respectueux de « Génération CICIBA » pour désigner l'ensemble de plus de cent (100) participants au Colloque du 1^{er} au 16 avril 1985 à Libreville sous l'égide du Centre International de Civilisation Bantu (CICIBA).

¹⁸ Obenga (Th) (sous direction de) : *Les peuples Bantu : Migration, expansion et identité culturelle*, Harmattan, Paris, 1989, Tome 1, p.7.

l'impénétrable grande forêt équatoriale ». Il situe son commencement au début de la formation du Sahara vers 5000 ans avant notre ère¹⁹.

Comme Cheikh Anta Diop, notre contemporain formule que « les ancêtres des Bantou vivaient dans la partie du Haut-Nil comprise les 17^e et 21^e parallèles ». Il poursuit la thèse du grand savant en fait découvrir que « ces lointains cousins (les ancêtres des Bantou) des actuels noirs soudanais formaient une partie des populations du royaume de Koush (Kouch) à Napata puis à Méroé vers le VII^e siècle avant J.C.²⁰.

Mais Tidiane, au-delà des maîtres annonce que « la paléontologie et l'anthropologie attestent en fait que les Sahariens néolithiques d'Asselar (une région de l'actuelle Mauritanie étaient des noirs du type bantou ». Il trouve leurs traces dans toutes les régions faisant tampon entre le nord du continent et l'Afrique subsaharienne²¹.

Pour ce chercheur, dans leurs premiers mouvements migratoires les groupes bantouphones prirent d'abord la direction du sud-ouest et du sud-est.

Après la thèse de Cheikh Anta Diop, l'une des études qui rassurent avant celle de Tidiane Ndiaye dans l'hypothèse que les Mbosi et les autres Bantou sont partis de la vallée du Nil est celle de Marc-Louis Ropivia²².

Cet auteur qui fait apparenter les migrations bantou à la métallurgie du cuivre qu'il place vers -3300 avant celle du fer, fait descendre les Bantou du Sahara nubien par le Nil. Il propose que les ethnies bantoues qui peuplent l'espace compris entre le Congo et l'Océan atlantique (le Congo et le Gabon) soient venues du Shaba en transportant la technique de la métallurgie du cuivre.

Dans son idée de polyfocalité des Bantou, cet archéologue qui annonce et soutient l'antériorité de l'âge du cuivre à celui du fer, crée deux centres secondaires d'éparpillement des Bantou : le site du Shaba et le site de la Benoué-Cross.

Si, dans l'état actuel des connaissances les universitaires semblent encore loin de décrypter l'histoire des peuples de langue bantouphone, les thèses des auteurs cités ci-haut font déjà penser à l'existence de deux sites d'où auraient commencé les mouvements simultanés de dispersion des Bantou. Pour les Ngala (et les Mbosi) ce mouvement serait parti du haut Nil

¹⁹ Tidiane N'Diaye : « Les Bantous : entre dispersion, unité et résistance », in *Africultures*, <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=10920>.

²⁰ Tidiane N'diaye : *Op. Cit.*

²¹ Tidiane N'diaye : *Op. Cit.*

²² Ropivia (M-L) : « Mvett et bantouistique : la métallurgie du cuivre comme bantuité et son incidence sur les hypothèses migratoires connues » in Obenga (Th sous direction de) : *Op. Cit*, Tome 2, pp317-332.

II. Migrations Mbosi

Il est coutumier que l'étude historique de la migration d'un peuple s'écrive par l'analyse des causes, des dates ou périodes des mouvements et de l'itinéraire de ces mouvements. De la présente étude, la migration s'entend comme le déplacement d'une population d'un site où la vie se révèle inconvenable et menacée, pour un nouveau site. Elle comprend donc au moins trois phases constitutivement associées :

- le départ qui consacre une rupture définitive avec le site abandonné ;
- le voyage qui se traduit par un mouvement individuel ou d'ensemble vers le nouveau site à rechercher ;
- l'implantation qui comporte le choix du nouveau site, la fixation longue ou définitive sur ce nouveau site retenu.

Quand elle affecte un individu ou une famille, la migration est toujours la solution à un ou plusieurs problèmes posés par la vie dans le milieu. La date et les faits restent les repères de l'histoire de l'individu ou de la famille. Le choix du nouveau village répond à l'espoir de trouver les conditions inverses à celles qui ont motivé la migration et qui sont, souvent :

- les facteurs économiques : la terre, la forêt ou la savane et leur richesse en gibier, la végétation favorable à la vie, les sources d'eau pour les usages domestiques et la pêche ;
- facteurs sociaux : possibilité de paix et de sécurité, associabilité des occupants du lieu d'accueil ou leur infériorité en nombre et technique de travail.

Lorsqu'elle concerne un peuple ou une partie d'un peuple, la migration est la réponse à un événement ou à une association d'événements de grande envergure menaçant la vie du plus grand nombre. La date et l'itinéraire du mouvement sont les faits de la volonté et de la décision des leaders (guides ou conducteurs).

Comme l'a énoncé Michel-Marie Dufeil²³ dans sa définition du concept de migration, s'écarte de notre conception le séjour en campement pour grande pêche ou pour plantation en forêt ou savane éloignées. De même ne peut être entendu comme migration le départ volontaire ou obligé dans un chantier de travaux consommateurs de main d'œuvre (site d'exploitation minière, construction de chemin de fer, ouverture de route).

Dans les deux cas, le facteur rupture avec le site de départ (village) n'est pas accompli : la rupture n'est pas définitive.

Pour le cas des Mbosi, peuple Bantou du sous-groupe Ngala, après avoir affirmé notre adhésion aux thèses de Cheikh Anta Diop, de Théophile Obenga, de Tidiane Ndiaye et relativement à celles de Ropivia, nous pouvons nous permettre d'envisager deux phases de migration.

²³ Dufeil (M-M) : « Migration et stabilité : le mode de production villageois » in Obenga (Th sous direction de) : *Op. Cit.*, pp.214-215.

La première phase est celle qui transporte ce peuple du site nilotique au site intermédiaire (secondaire) de la boucle du Congo. On suppose que, comme beaucoup d'autres cas, du site du foyer primitif du Nil, les Mbosi ne s'étaient pas encore émancipés en ethnie. Ils se sont donc séparés de ce premier foyer comme élément d'un grand groupe linguistique : les Ngala. De ce fait, cette première migration Mbosi est à envisager dans la migration Bantou du Nil.

La seconde migration est celle qui conduira ce peuple déjà, semble-t-il, constitué comme sous-groupe parlant une langue distincte et individuelle, le Mbosi, de la boucle du fleuve Congo (l'actuel pays des Mongo) vers son habitat actuel.

1. Premières migrations Mbosi ou migrations Bantu

Si on considère les études de Cheikh Anta Diop, de Théophile Obenga ainsi que celles d'autres chercheurs à l'instar de Bethwell Allan Ogot, on ne doute plus que les peuples bantous, sont partis du bassin du Nil.

Bethwell Allan Ogot²⁴ analysant la thèse de doctorat de Buchanan, découvre que « les premiers clans de langue bantou sont arrivés (sur les territoires actuels de Bunyoro et du Toro) de l'ouest du lac Mobutu (lac Albert) et ils se seraient dispersés à travers toute la région au sud du Nil » entre le Xe et le XIVe siècle de l'ère chrétienne. Pour cet auteur, « vers 1250, il existait déjà, à l'est des montagnes du Ruwenzori un certain nombre de petites chefferies bantu ».

Ainsi pour les Mbosi, peuple Bantou, le doute sur son origine nilotique paraît dissipé. Cependant on peut être certain que sur ce lointain site, les Mbosi n'auraient pas encore manifesté leur émergence en tant qu'ethnie.

Ainsi l'étude de la migration individualisée de ce peuple, du bassin du Nil vers le terroir qu'il occupe actuellement dans la cuvette congolaise, n'est plus une gageure pour l'historien. L'historien peut percevoir une piste de cette étude en partant de l'évidence de l'appartenance des Mbosi au groupe Bantou et de son émergence en tant qu'ethnie, au cours des multiples mouvements migratoires du groupe.

L'étude de la migration lointaine des Mbosi procède donc à intégrer ce mouvement migratoire aux mouvements migratoires Bantu.

1.1. Causes des migrations Bantou depuis le bassin du Nil

Les études de Cheikh Anta Diop suivies de celles d'autres chercheurs comme Théophile Obenga et récemment de Tidiane Ndiaye devaient déjà dissiper les passions dans le grand débat qui opposait les chercheurs sur les origines des Bantou avant la nébuleuse du CICIBA. Mais, elles nous maintiennent encore dans leur obédience et nous suscitent à nous convaincre que « le bassin du Nil est la zone de dispersion des Bantou ». Toutefois, les

²⁴ Bethwell Allan Ogot : « La région des Grands lacs » in *Histoire générale de l'Afrique*, Tome IV, pp.545-547.

questions de la date, des causes, et certainement, des voies de la migration Bantou depuis ce lointain site nilotique restent encore pleine de présuppositions (encore indéterminées) à l'état actuel des recherches. Dans cette incertitude, nous considérons qu'il est prudent de rester sur les causes d'ordre général pour justifier leur départ du site nilotique :

- l'explosion démographique qui a dû entraîner la carence de nourriture ; d'où
- la recherche de nouvelles terres ;
- les razzias arabes le long du Nil.

C'est ce que propose Bakajika²⁵ qui estime que les Bantu avaient subi une pression des peuples envahisseurs dans cette région du Nil. Cette pression a fait naître aux Bantou le besoin de trouver de nouvelles terres nourricières.

Le professeur Abraham Constant Ndinga-Mbo²⁶ fait constater que la cause de la migration est interne à ce peuple estimant qu'elle a été provoquée par une explosion démographique (interne), la recherche de nourriture et de nouvelles terres.

Les professeurs Lwango-Lunyiigo et Vansina²⁷ proposent aussi que l'on écarte les causes extérieures et violentes au mouvement d'expansion des Bantou. Pour eux « l'expansion des Bantou ne fut pas un exode massif d'une région à une autre mais elle prit la forme d'un mouvement de population dans lequel un petit nombre de personnes quittent un village pour aller vers un village voisin, revenant parfois au point de départ, processus qui se répéta de nombreuses fois au point où les générations successives finirent par atteindre les quatre coins de l'Afrique subéquatoriale ».

A la présente thèse du couple Lwango-Lunyiigo et Vansina, on peut opposer une thèse (peu soulignée) d'Ehret. Ce dernier dans son étude : « *L'intérieur de l'Afrique orientale* » fait découvrir que « les migrants bantu orientaux semblent s'être orientés de préférence vers les régions qui ressemblaient le plus souvent à celles d'où ils venaient »²⁸.

A travers cette observation sans grande importance pour l'auteur, on découvre que les Bantou ne quittaient pas volontairement une région abandonnée dont ils tenaient à retrouver la ressemblance. La migration a donc, souvent, une cause violente qui menace les migrants.

²⁵ Bakajika (J.C.) : « Les migrations des Bantu de l'Afrique Centrale et problématique de leur aire culturelle. Cas du Lunda et Luba » in Obenga (Th sous la direction de) : *Op. Cit.*, p.91.

²⁶ Ndinga-Mbo (A.C) : Introduction à l'histoire des migrations au Congo. Hommes et cuivre dans le «Pool» et la Bouenza avant le XIXe siècle, Tome I, Brazzaville, Heidelberg - RFA, Éditions Bantoues, 1984, p.3.9.

²⁷ Lwango-Lunyiigo, Vansina (J) : « L'intérieur de l'Afrique Orientale » in *Histoire générale de l'Afrique, Tome III : L'Afrique du VIIe au XIIe siècle*, Présence Africaine/Edicef/UNESCO, Paris, 1997, pp.429-442.

²⁸ Ehret (Ch) : « L'intérieur des choses » in *Histoire générale de l'Afrique, Tome III : L'Afrique du VIIe au XIe siècle*, Présence Africaine/Edicef/UNESCO, Paris, 1997, pp.4296-442.

Pour Marc Ropivia, il est certain que cette pression subie par les Bantou sur le site du Nil est due au déferlement des peuples noirs du Sahara nubien fuyant la désertification du Sahara (vers 3000 avant J.C).

1.2. Dates des migrations Bantou

Pour la date de ces migrations, n'ayant aucune autre piste plus fiable pour noter avec effectivité la période où les Bantou ont quitté le site du bassin du Nil, on est forcé de miser sur la légende. Celle-ci donne à retenir que vers l'année - 2000 avant les temps historiques (-2000) les Bantou commencèrent à étendre leur territoire dans la forêt équatoriale où ils semblent avoir rencontré les premières terres cultivables. Ils s'y mêlèrent aux groupes indigènes pour constituer de nouvelles sociétés.

Marc-Louis Ropivia²⁹, qui utilise l'âge du cuivre pour proposer la date de la migration des peuples noirs dont les Bantou, estime que la migration Bantou du bassin du Nil vers le lac Victoria a dû avoir lieu vers 2500 avant J.C. Plus tard, l'an 1000 de notre histoire est proposé pour une deuxième phase d'expansion des mouvements Bantou vers l'est.

Des recherches nouvelles révèlent qu'aux XVIe et XVIIe siècles, des populations Bantou se déplacèrent de la région de l'actuelle Tanzanie pour migrer vers le sud. Elles seraient poussées par les Masaï (Massaï) venus du nord du Soudan. On devrait croire que, progressivement, ce dernier mouvement conduit les Bantou vers le sud du continent, poussant à leur tour d'autres peuplades comme les Khoisan.

Mais certaines de ces thèses présentent des doutes comme celle qui formule que quand Jan Van Riebeeck aborda le cap de Bonne Espérance en 1652, il semble que les Bantou n'y étaient pas encore : leur mouvement vers ce point était encore en cours. Pourtant Betwell Allan Ogot a annoncé un mouvement des peuples Bantou vers le sud empruntant la côte de l'Océan indien vers 1100 ; en outre les linguistes ont perçu les populations de langues Bantou au Transvaal vers l'an 1000 de l'ère chrétienne.

Parallèlement sur la côte atlantique, le Prince Dike Akwa et d'autres, constatent, toujours entre le XVIe et XVIIe siècle, un mouvement Bantu de la zone de la Bénoué vers le sud débordant la côte du Cameroun, la Guinée Équatoriale et le Gabon.

1.3. Voies des migrations Bantou

Ainsi cette légende et plusieurs thèses dont certaines données résultent d'études archéologiques de grande envergure, ne suffisent pas encore de débarrasser l'histoire des migrations Bantou des points d'ombre. Mais les îlots de peuples Bantou rencontrés par des recherches différentes et qui apparaissent, certains comme « centres de concentration et de dispersion », nous ouvrent une réflexion sur les itinéraires des mouvements migratoires Bantou, lents, contournés et quelquefois inversés.

²⁹ Ropivia (M-L) : *Op. Cit.*

Comme Joseph Ki Zerbo, il convient de retenir que la migration bantoue a été un phénomène historique majeur. Mais les voies et directions de ce phénomène restent controversées, diverses et divergentes.

Une thèse ancienne fait partir les Bantou, tantôt du bassin de la Bénoué (au Nigéria), tantôt des bords du lac Tchad, vers un lointain orient. Cette thèse à laquelle l'archéologue Marc-Louis Ropivia s'oppose sans réserve, venait d'être confirmée en avril 1985 par le Colloque sur « Les peuples Bantu : migrations, expansion et identité culturelle » sous l'égide du CICIBA à Libreville qui a déclaré « avec sûreté que le berceau primitif immédiat et commun à tous les peuples bantu est fixé dans la région comprise entre le Nigéria oriental et le Cameroun occidental, celui des Grassfields »³⁰.

Une deuxième opinion, à laquelle on devait aligner celle du professeur Théophile Obenga, suivant la thèse de Cheikh Anta Diop, situe la première origine des peuples bantou, dans le bassin du Nil (région du Baar et du lac Mobutu). Même s'il les fait descendre depuis le Sahara nubien, Ropivia semble ne pas s'opposer à celle-ci.

La troisième thèse, celle des linguistes Vansina et Guthrie situe cette origine des populations bantouphones au Shaba (République Démocratique du Congo) et dans la région adjacente, en Zambie du nord-est³¹.

Mais, si à l'état actuel des connaissances dans ce domaine, on est encore permis d'écarter l'idée de la polyfocalité de la naissance des Bantou et continuer d'admettre les études de Cheikh Anta Diop comme sources éclairantes des recherches sur l'origine de la migration et de l'expansion des peuples bantou, il est fondé de retenir que le point primitif du départ des mouvements migratoires bantou qui, lentement, progressivement, créant pendant la marche des foyers secondaires de dispersion, sont parvenus à occuper toutes les terres d'Afrique comprises entre le bassin de la Bénoué et la côte de l'océan indien, est le bassin du Nil.

L'analyse historique pourrait envisager trois voies des premiers mouvements de migrations Bantou, partant toutes du bassin du Nil : la voie du nord, la voie équatoriale et la voie australe (qui peut être envisagée en deux lignes). La période de ces premières migrations peut être empruntée à l'archéologue Marc Ropivia : IIIe millénaire avant J.C³² à partir des sites secondaires, ces mouvements ont dû se poursuivre jusqu'au XIXe siècle de notre ère.

1.3.1. Première voie : la voie nordique

Cet itinéraire est celui qu'auraient suivi des détachements de Bantu qui, après avoir traversé le sud-Soudan, le pays actuel de la République Centrafricaine, ont atteint la

³⁰ Obenga (Th) : Op. Cit

³¹ Guthrie cité par Jan Vansina : Op. Cit

³² Ropivia (M-L) : Op. Cit

région du lac Tchad. Cette région lacustre a, semble-t-il, servi d'habitat temporaire à ces groupes bantou avant de migrer à nouveau vers le bassin de la Bénoué³³.

La Bénoué n'a pas été aussi un habitat définitif pour tous. De là des groupes Bantou on effectué une autre migration vers le sud en empruntant trois directions³⁴ :

- la première conduit les Bantou de la zone comprise entre la Bénoué et la Cross en suivant la côte atlantique, colonisant la région entre la Sangha et l'Ogooué ;
- la deuxième et la troisième ont permis aux Bantou de traverser la grande forêt équatoriale de l'ouest vers l'est. Le premier groupe a traversé le cours du haut Ogooué pour atteindre le Pool Malebo (Stanley Pool). Le deuxième groupe a atteint les terres du Congo par la Sangha.

Ces directions semblent être celles qu'auraient suivies les peuples Teke du Gabon et du Congo, et les Maka de la Sangha, après plusieurs siècles de séjour dans la région de la Bénoué qu'ils auraient atteint avant 2500 avant J.C.

Les premiers migrants (les Teke) qui occupent les hauts plateaux couverts de savanes mais aussi de forêts galeries dans les bas-fonds, sont parvenus sur ces terres avant 1400. Ils savaient déjà travailler le fer et tisser le raphia qu'ils trouvaient dans les galeries. Ils pratiquaient déjà l'agriculture et la chasse en savane avec des outils en fer, l'élevage de chèvres et de volaille. Leur régime alimentaire depuis l'installation sur leurs terres actuelles, est dominé par les tubercules : manioc, igname et patates. Les protéines et les lipides sont essentiellement fournis par la viande de chasse, les insectes (petites sauterelles) et les chenilles de savanes. Ils ont dû aussi exploiter et travailler le cuivre qu'ils ont découvert dans les zones de Mindouli et de Boko-Songho.

Les Maka quant à eux, occupent les fonds de la grande forêt équatoriale du nord Congo et du sud du Cameroun. Ils savaient eux aussi, travailler le fer et pratiquer l'agriculture et la chasse. Ils font aussi la pêche sur les rivières de la zone. Leur alimentation est donc dominée par les tubercules (manioc, tarot et ignames), la banane et les fruits de la forêt.

1.3.2. Deuxième voie : la voie équatoriale

Un groupe des Bantou aurait choisi comme voie de sortie du site du Baar (Nil sud), déjà surpeuplé, l'itinéraire longeant l'équateur. Progressivement et en mouvements certainement successifs, ce groupe Bantou, qui se serait déjà reconstitué en groupes linguistiques (Ngala), a quitté la région du sud Nil (Baar et la région du lac Mobutu) et suivant la ligne de l'équateur, a atteint la boucle du grand fleuve Congo et la région du sud de l'Oubangui. Sur ce vaste site qui va du sud de l'Oubangui à la région actuelle de

³³ Itoua (J) : Op. Cit, pp51-52

³⁴ Guthrie cité par Jan Vansina : Op, Cit

Luluaba, on peut constater l'émergence des ethnies et langues individualisées, qui, semble-t-il, ont absorbé les langues des autochtones inférieurs en nombre : les Pygmées. Alors que la vie sur ce site semblait déjà, depuis plusieurs siècles, être définitive parce que la terre fournissait suffisamment de nourriture, un mouvement venant simultanément du nord et de l'est, a créé une perturbation tumultueuse. Il devait s'agir des razzias esclavagistes arabes qui auraient provoqué la migration des peuples noirs du nord de l'Oubangui et peut être, ceux des bords du lac Tchad, vers le sud. Du coup cette région devenait surpeuplée. Cette pression est, à coup sûr, à l'origine des migrations de certains groupes ethniques des Ngala, dont les Mbosi, à la recherche de nouvelles terres vides³⁵.

1.3.3. Troisième voie : voie du sud

Les Bantou du site nilotique ont dû aussi s'éparpiller suivant au moins deux lignes du bassin du Nil jusqu'aux rives du Zambèze³⁶.

1)- La première direction de l'expansion Bantou vers le sud, la direction occidentale a dû suivre le corridor lagune qui les a conduits du lac Albert (lac Mobutu) vers le lac Victoria en passant par la région du mont Elgon jusqu'à la rive nord du Zambèze. Ils ont aussi dominé les peuples de langues nilotiques et soudanaises qui les avaient certainement précédés sur ces terres, par leur savoir dans l'agriculture en forêt notamment la culture des tubercules et de la banane. Leur savoir déjà performant dans la navigation, a permis à certains groupements de remonter le fleuve Zambèze jusqu'en Angola. Parmi ces groupes, celui qui semble avoir dominé est certainement le groupe Kongo qui, après une vie très active en Angola et sur la rive gauche du Congo, franchit le fleuve pour atteindre les actuelles régions du Bas-Congo en République Démocratique du Congo et du sud-ouest du Congo-Brazzaville. D'autres groupes ont certainement traversé le fleuve Zambèze, pour s'installer autour du lac Victoria avant de pousser vers les rives de Limpopo et du lac Nyassa (au Malawi).

2)- La deuxième direction australe de la migration bantoue est celle de la côte orientale de l'Afrique. Les Bantou qui ont emprunté cette voie depuis le bassin nilotique sont ceux que Betwell Alan Ogot situe au Kenya, en Ouganda, en Tanzanie et qui, eux aussi, ont poussé leurs mouvements progressifs vers le sud de l'Afrique après des siècles de vie partagée avec des peuples de lagunes qu'ils ont tantôt absorbé, tantôt respecté parce que disposant de plus de savoir qu'eux dans la culture du tarot, de l'igname et de la banane.

Par l'une et l'autre de ces directions, les migrations ont conduit les peuples bantous des lagunes en Afrique du sud. Christopher Ehret, Jan Vansina et d'autres linguistes et

³⁵ Itoua (J) : Op. Cit, pp52-53

³⁶ Itoua (J) : Op. Cit, p53

archéologues soutiennent que la fin des migrations Bantou dans ces zones australes a dû avoir lieu entre 1100 et 1600 de l'ère chrétienne. Le long du corridor du littoral oriental comme celui des lacs (Mobutu, Victoria, Nyassa, etc.), les langues proto-bantou ont coexisté avec des langues Kushitiques et nilotiques qui devaient être parlées par des peuples soudanais ou nilotiques que les Bantou ont rejoints sur les différents sites colonisés, semble-t-il avant le 1^{er} millénaire de l'ère chrétienne. Sur cette vaste région africaine, les Bantou qui s'éparpillaient vers l'est ou vers l'ouest, depuis des colonies constituées (zone du Shaba-Kasaï, autour des lacs Victoria et Nyassa) avaient déjà la maîtrise du travail du fer et des pratiques de culture de l'igname, du tarot et de la banane. Grâce à leur mode de vie performant, ils ont dominé les autres peuples de la région. Ropivia qui fait remonter leur séjour autour du lac Victoria à l'âge du cuivre qu'il classe antérieur à l'âge du fer, les présuppose bien installés dans la métallurgie de ce métal vers 2500 avant l'ère chrétienne.

Le professeur Ehret³⁷ souligne les pratiques de la circoncision, de l'incision et de l'organisation en classes d'âge comme des particularités de la coutume de certains groupes Bantou du pays de l'intérieur de l'Afrique orientale. Il suppose que ces pratiques leur sont venues des autres peuples voisins. Il s'agit là plutôt des valeurs partagées par plusieurs coutumes Bantou. La circoncision et le regroupement en classes d'âge sont des éléments très anciens et encore en vigueur de nos jours, dans des coutumes Mbosi au Congo.

A propos de la ressemblance des valeurs coutumières entre des groupes différents de Bantou, le lecteur pourrait se reporter à l'ouvrage en édition « *La part Mbosi dans la civilisation Bantou* ».

2. Deuxième migration Mbosi

Pour atteindre la cuvette congolaise (ouest), site qu'ils occupent actuellement dans la République du Congo, les Mbosi, nous l'avons souligné ci-haut, sont venus de la rive gauche du fleuve Congo et, surtout, de la région qui constitue l'actuel territoire des Mongo. Sur ce terrain, l'émergence Mbosi a dû avoir lieu : ils arrivent au Congo déjà constitués en tant qu'ethnie avec une langue individualisée.

La migration qui les emmène de ce site au terroir actuel peut être envisagée en s'appuyant sur certaines études disponibles et sur la tradition du peuple lui-même.

2.1. Causes des migrations Mbosi

La migration Mbosi est, vraisemblablement liée à une cause importante : le surpeuplement de la boucle du Congo. Plusieurs siècles après leur installation dans cette

³⁷ Ehret (Ch) : « Entre la côte et les Grands lacs » in *Histoire générale de l'Afrique*, Tome IV : Op. Cit, pp.527-528.

zone, les peuples qui ont constitué le proto-Ngala depuis le bassin du Nil, devaient subir l'invasion des autres Bantou venus de la région du lac Tchad et du nord du fleuve Oubangui. Ceux-ci venus du Nil et installés dans la région du lac Tchad et sur les territoires situés au dessus du fleuve Oubangui (entre le Congo et Mbomu) ont dû subir une poussée de la part des Ngbandi³⁸, fuyant les razzias arabes venues du Darfour. Ce mouvement de Bantou a dû provoquer une pression des peuples Ngala qui s'est traduite par la migration de certains groupes dont les Mbosi (Mombotsi). D'autres Ngala ont dû résister à cette invasion, à l'instar des Mongo. Ce mouvement de bantou du lac Tchad et du nord de l'Oubangui, pourtant retour obligé par les autres fuyant les razzia est confondu, par beaucoup d'auteurs, à une poussée des Bantou depuis le foyer de la Bénoué.

2.2. Itinéraire de la migration Mbosi : l'appel au vide

Dans ces derniers mouvements de leur migration, les Mbosi ne pouvaient plus regarder que vers l'ouest pour poursuivre la voie équatoriale, celle de leurs premiers mouvements depuis le Nil. Les pays au-delà du grand fleuve devaient leur réserver les terres vides. En effet, les vieux Mbosi interrogés rapportent qu'à l'arrivée de leurs ancêtres, le pays qu'ils occupent n'était occupé que par les Atswa (sing. Otswa) c'est-à-dire les Pygmées. Ceux-ci ne leur ont opposé aucune résistance et ont fui dans les bas-fonds et dans les forêts, abandonnant ainsi les terres aux Mbosi. Certainement pour sauvegarder leur civilisation contre la tentative d'absorption des Bantou.

Un autre vide semble avoir été créé dans la grande forêt par les peuples Teke qui, après avoir trouvé les collines herbacées, ont abandonné les zones forestières. Ces zones vont être occupées par les Ngaré et les Mboko et par les autres Ngala jusqu'au littoral atlantique. On va y trouver les Kota (Bakota), les Benga et Boubi, les Ngala-Ndwala.

2.3. Date de la migration Mbosi

Le professeur Dominique Ngoïe Ngalla exprime la difficulté de dater la localisation d'une communauté culturelle en ces termes :

L'historien, naturellement veut savoir la date du début du peuplement par la communauté culturelle (...) des territoires qu'elle occupe aujourd'hui. Mais puisqu'il s'agit de territoires en marche, de possession précaires du fait de l'instabilité des populations, au temps des grandes migrations, se pose le problème de localisation du premier territoire, du premier foyer d'émergence

³⁸ Vansina (J) : Op. Cit, pp.610-611.

de chacune d'elles, ou dans l'hypothèse invérifiable de leur origine commune, le problème de la localisation du foyer primitif commun (...)»³⁹.

Il constate surtout que « du fait des déplacements continuels des populations, leurs origines géographiques premières sont malheureusement impossibles à localiser avec précision »⁴⁰. La même difficulté est celle que l'historien éprouve pour dater la migration Mbosi étant donné que toutes les études et recherches sur cette communauté ne l'expriment avec effectivité.

Pour Théophile Obenga⁴¹ l'installation du peuple Mbosi sur leur habitat actuel devait avoir lieu entre les IV^e et V^e siècles de notre ère. D'autres auteurs et chercheurs dont Pierre Vennetier⁴², Gilles Sautter⁴³ et Marcel Soret⁴⁴ estiment quant à eux, que cette installation des Mbosi remonte à un minimum de sept (07) à huit (08) générations, c'est-à-dire, au milieu du XVIII^e siècle. A défaut de renseignements archéologiques, l'hypothèse de Théophile Obenga semble fournir des indices sérieux sur la question de l'installation des Mbosi dans la cuvette congolaise.

Toutefois, la périodisation des autres auteurs, en termes de génération doit faire remonter cette installation Mbosi à une période plus antérieure. En effet, si on s'appuie sur les données traditionnelles et en procédant en un simple calcul, on peut approcher l'hypothèse de ces auteurs à une période plus reculée.

Lorsque nous posons la question à un Mbosi de 40 à 50 ans s'il connaît le nom du père de son grand-père, ou s'il a vu son grand-père, la réponse à chaque question est, dans la plupart des cas, non. Il n'est donc pas excessif d'installer, pour une ligne de parents Mbosi, trois (3) générations à cheval sur deux (2) siècles. Ainsi les sept (7) ou huit (8) générations Mbosi que Vennetier et Sautter estiment avoir vécu sur les terres actuelles,

³⁹ Ngoïe Ngalla (D) : *Le retour des ethnies. Quel État pour l'Afrique ?* BAJAG-MERI, Paris, 2003, pp.39-40

⁴⁰ Ngoïe Ngalla (D) : *Op. Cit*, pp39-40

⁴¹ Obenga (Th) : *Op. Cit*, pp3-5. S'appuyant sur la formation du royaume Kongo, de celle des États de la région et de l'ensemble des foyers culturels de l'Afrique Centrale, Théophile Obenga défend cette thèse selon laquelle la date de l'installation des Mbosi dans la cuvette congolaise remonterait à une époque relativement lointaine. Pour lui, de nombreux faits bien établis permettent d'admettre que les ancêtres des Mbosi actuels occupèrent la région à ces dates à la suite des mouvements migratoires primaires bantous. La glottochronologie (méthode statistique qui se propose de calculer la profondeur temporelle existant depuis la séparation de deux ou plusieurs langues ou dialectes d'un tronc commun connu ou supposé ou le laps de temps séparant deux états attestés d'une même langue) indique que la langue des Mbosi se serait séparée de celles des Kongo et des Batéké à ces dates.

⁴² Vennetier (P) : *Op. Cit*, pp 80-86.

⁴³ Sautter (G): *Op. Cit*, p 245.

⁴⁴ Soret (M): *Op. Cit*, pp 97-98.

peuvent bien correspondre à cinq (5) ou six (6) siècles de la vie Mbosi sur ces terres. Si à la période de leurs recherches (XIX^e siècle) les Mbosi avaient déjà cinq (5) à six (6) siècles de vie, leur occupation de l'habitat actuel remonte donc au XII^e ou XIV^e siècles. Quand on considère le mouvement Bantu depuis le lac Tchad, mouvement que nous avons estimé comme cause probable du surpeuplement du proto-Ngala dans la boucle du Congo et de la migration Mbosi, on retient que Théophile Obenga le fait remonter vers le début du premier millénaire. Jan Vansina estime quant à lui, que ce mouvement a eu lieu vers 1300.

Retenons, avec sûreté, que du XVI^e au XVII^e siècle, les Mbosi et leurs voisins Teke ont participé à la traite négrière sur la côte atlantique. Ils ont continué l'horrible commerce au-delà de son abolition sur la côte atlantique jusqu'à l'arrivée de la colonisation européenne. Ils en avaient ainsi exploité la côte orientale de l'océan indien avec, pour le port de Bolobo en République Démocratique du Congo, comme premier point de livraison.

Toutes ces hypothèses peuvent permettre à l'historien de se faire une opinion, non définitive, que l'installation Mbosi dans la cuvette congolaise pourrait avoir eu lieu entre le XII^e et le XIV^e siècle. A l'intérieur des terres occupées, la migration Mbosi a dû se poursuivre jusqu'au XIX^e siècle. On cite pour exemple à l'appui de ce constat, l'histoire de la chefferie de « Okiemba la Mbouma », où un certain Okiemba, parti de la zone Nguilima, va fonder la chefferie Mbouma chez les Koyo⁴⁵.

Un autre exemple est fourni par l'installation des « dynasties » Ondeyi à Konga et Okombi à Bomba sur la zone Asoni vers 1800. Ces deux migrants partis des terres de la zone Tongo ont utilisé des astuces pour s'introduire sur les terres Asoni, déjà totalement occupées, pour fonder les « dynasties » de Konga (A Ndeyi O Konga) et de Bomba (Ikombi O Bomba)⁴⁶. Comme nous l'avons déjà noté, cette migration Mbosi se poursuit maintenant quant à l'occupation des terres Téké⁴⁷.

2.4. Expansion Ngala : peuplement de la cuvette congolaise

Les études et recherches que nous avons citées plus haut ont envisagé le fleuve Congo comme itinéraire suivi par quelques tribus Ngala parties du pays des Mongo. En effet, après avoir suivi ce fleuve depuis sa boucle jusqu'à l'embouchure de l'Oubangui, les Mbosi et les autres Ngala ont dû aborder la cuvette congolaise sur une longueur de la rive droite allant de l'embouchure de l'Oubangui à l'embouchure de la Tsakosso.

Les Mbosi qui constituaient la grande masse de cette migration ont pénétré les terres actuelles par les rivières Alima, Likouala-Mossaka et le Kouyou avant de s'éparpiller.

⁴⁵ Obenga (Th) : *Op. Cit.*

⁴⁶ Ce développement émane de l'entretien que nous avons eu avec Kiba François, ancien Inspecteur d'Etat, domicilié au centre ville de Brazzaville, le 10/11/2012.

⁴⁷ Itoua (J) : *Op. Cit.*, pp60-61.

Ils eurent sur ce site, comme point de départ, la boucle de l'Alima sur le moule marécageux du pays Bokouélé. Tout le mouvement interne est donc parti de ce secteur. En remontant l'Alima, des clans Mbosi se sont éparpillés en groupes de part et d'autre du grand cours d'eau. Un groupe s'est dirigé vers le Nord, c'est-à-dire la rive gauche de la rivière Alima ; un autre s'est, à son tour, dirigé vers le Sud, c'est-à-dire la rive droite. Chacun des groupes a occupé son habitat actuel, trouvé vide.

Les autres groupes de cette ethnie, les Koyo et les Akwa, par exemple ont eu comme voies principales de pénétration la Likouala-Mossaka et ses deux affluents, le Kouyou et la Mambili pour se retrouver dans leur habitat actuel. Les derniers arrivés, les Ngare et les Mboko quant à eux, ont poussé leur marche à l'extrémité occidentale de la cuvette congolaise après avoir traversé les terres Mbosi, Koyo et Akwa, ils se sont installés dans la forêt équatoriale de part et d'autre de la haute Likouala. C'est dans cette perspective de la traversée de la forêt équatoriale qu'on peut envisager l'expansion des autres Ngala dont les Ngala-Dwala.

Toutefois, n'ayant pas interrogé « l'index traditionnel » de ce peuple Ngala nous indiquons avec prudence cet itinéraire pour les Ngala-Dwala même si, en attendant une thèse plus rassurante, nous retenons pour les peuples Ngala, l'origine commune, la plus proche, la boucle du fleuve Congo.

2.5. Histoire de l'installation Mbosi

Toute étude sur la question Mbosi cite les noms d'ancêtres qui avaient conduit la migration et l'installation de ce groupe. Les Mbosi expriment en plusieurs expressions de leur langue des témoignages à la fois de leur reconnaissance à l'égard de ces leaders et la sublimation de ceux-ci. Ainsi, ils se disent, tous, les descendants de Ndinga. L'expression Mbosi suivante, traduit cette déification, par tous les groupes Mbosi de cet ancêtre : "Ambosi a mba Ndinga" c'est-à-dire les Mbosi sont peuple de Ndinga ou sont de Ndinga.

Une autre expression Mbosi : "Eboyi ya mba Kiba" c'est-à-dire, le peuple (Mbosi) est de Kiba, mentionne la sublimation d'un autre chef. Kiba serait un autre chef qui, avec Ndinga, aurait conduit et guidé la migration et installé les Mbosi sur les terres qu'ils occupent actuellement.

Le professeur Abraham Constant Ndinga-Mbo dans ses recherches sur les peuples de la cuvette congolaise souligne le rôle de ces deux personnages en ces termes :

Ndinga et Kiba sont deux anthroponymes aussi lourds d'histoire chez les ngala terriens. Les traditions mbosi les présentent comme les chefs de migration et héros-fondateurs de leur groupe⁴⁸.

⁴⁸ Ndinga-Mbo (A. C) : *Op. cit*, p136.

On note parmi les sous-groupes Mbosi, un qui est désigné par « Mbosi d'Ondinga », dans le sous-groupe Mbosi Olee. Ondinga qui signifie « pays de Ndinga » ouvre lieu à penser que Ndinga aurait terminé sa course dans cette zone.

Par ailleurs, pour simuler le pouvoir de cet anthroponyme sur son peuple plusieurs clans distincts ont choisi pour désigner le pouvoir et l'autorité de leur chefferie, le nom du chef de la migration Mbosi et guide de leur installation sur leur habitat. Par exemple :

- A Ndinga O Kosso, siège Kosso : une branche de ce clan est installée à Tsodzo
- A Ndinga E Elondi, siège Elondi : une branche de ce clan est installée à Ngania
- A Ndinga O Mbopho, siège Mbopho
- Oniandinga E Ekongo, siège Ekongo.

Ainsi les nombreux chefs traditionnels de clans de cette zone portent le nom de ce patriarche comme leurs noms d'autorité :

- Ndinga O Mbopho
- Ndinga O Kosso.

Un fait nous semble une réalité : Ndinga et Kiba, sur le territoire à occuper, ont pris des itinéraires opposés. Le premier aurait-il terminé sa migration dans le terroir Mbosi Olee. ? Il se serait basé ou installé dans cette zone d'Ondinga où il a dû terminer sa migration. Les légendes de cet anthroponyme sont en tout cas, très répandues dans cette partie du pays Mbosi comme dans tous les pays Ngala.

Le second, Kiba, aurait conduit une partie de la migration vers les terres du nord. Il aurait terminé sa course dans la zone dite « Obaa » ou « Okiba » (pays de Kiba). Ainsi Ndinga et Kiba accompagnés de chefs de clan se déplaçant par groupes, divisant et fragmentant leurs mouvements, ont contribué à une dispersion de plus en plus grande des Mbosi. Gilles Sautter écrit :

Ils ne sont pas venus en convois organisés, à une vitesse éclair, mais par petits groupes progressant isolément, lentement, se rejoignant, croisant leurs routes, se séparant⁴⁹.

Cette description de l'auteur souligne non pas la migration mais beaucoup plus les mouvements d'expansion et d'occupation des terres.

L'expression Mbosi « Okiba l'O Ndinga » résumant l'épopée de l'expansion Mbosi, l'épopée de leur dispersion, indique les directions vers lesquelles les deux patriarches avaient mené leur mouvement pour peupler la cuvette congolaise : Kiba vers le nord et Ndinga vers le sud. Okiba qui désigne le pays de Kiba, est d'ailleurs chez les Mbosi, le

⁴⁹ Sautter (G) : *Op. Cit*, p.245.

point cardinal qui indique le nord et Ondinga est le point cardinal qui désigne le sud. Les deux autres points cardinaux des Mbosi sont : Tanda, l'amont des rivières, indique l'ouest ; Tse, l'aval des rivières, vers le « pays des confluent », indique l'est. Ces mouvements migratoires Mbosi et leur expansion ont dû se faire sans heurt tant l'espace à occuper était encore vide et non occupé. C'est le cas qu'il faut retenir pour leur installation sur les terres basses et inondées du bassin du Congo. Dans certains cas l'occupation des terres aurait donné lieu à des conflits minimes. On raconte que deux situations ont dû se présenter.

Lorsque les Mbosi arrivaient en zone occupée par les populations Pygmées, installées plusieurs siècles avant et devenues sédentaires, celles-ci fuyaient dans les profondeurs des forêts ou dans les bas-fonds des collines pour céder la place aux migrants.

En revanche, les vagues migratoires qui ont atteint les terres élevées déjà occupées par les peuples Teke, autres Bantou, arrivés et installés un peu avant les Mbosi et après les Pygmées, ont connu des heurts. Le conflit se serait soldé par le recul des Teke vers les savanes et les collines de l'ouest et du sud pour céder le terrain aux nouveaux migrants. Cet épisode de contact difficile entre Mbosi et Teke a été soulevé surtout par Gilles Sautter, Pierre Venetier, Marcel Soret, Jérôme Ollandet et Louis Soussa⁵⁰.

Mais on observe que pendant longtemps encore les Teke ont continué à céder petit à petit les terres aux Mbosi. Ceci est surtout remarquable dans les zones de contact Teke-Mbosi le long de l'Alima, c'est-à-dire la frontière Mbosi avec les Tege-Alima et aussi vers les forêts de l'ouest, c'est-à-dire frontière Mbosi avec les Mbeti.

La frontière Teke-Mbosi est aussi souvent déplacée dans les sens nord-sud et est-ouest : les gens de l'eau ayant toujours poussé les Teke à leur abandonner plus de terrain, vraisemblablement en utilisant l'astuce des alliances matrimoniales⁵¹.

Il faut retenir que la pénétration des Mbosi et leur occupation des terres Teke ont occasionné des cas de dissidence vis-à-vis de l'autorité du roi Teke. Les peuples Teke des frontières ayant constaté la fin de l'occupation forcée de leurs terres du fait que les mouvements d'expansion Mbosi cessaient ou diminuait de pression, ont établi des rapports de cohabitation avec les migrants installés et ont cessé de reconnaître l'autorité du roi. Cette cohabitation Mbosi-Teke a généré le phénomène d'interpénétration de culture Mbosi-Teke aux frontières et la création d'aires culturelles bi-ethniques sans absorption de la langue des uns par celle des autres.

Conclusion

Pour l'étude des migrations des peuples bantou, de leur expansion et de leur identité culturelle globale, la recherche de l'origine et la description des mouvements

⁵⁰ Les ouvrages de ces différents auteurs ont été déjà cités dans ce travail.

⁵¹ Ngoïe Ngalla (D) : *Op. Cit*, p.8.

migratoires de chaque peuple, de chaque ethnie bantouphone, est une tâche essentielle bien que complexe. Cette complexité, dans la recherche de l'origine des Mbosi et l'étude des migrations de ce sous-groupe Ngala qui peuple la partie septentrionale de la république du Congo, est à l'origine de la divergence des thèses de multiples auteurs éminents, mais qui ont négligé la source traditionnelle orale.

« L'index traditionnel » du peuple Mbosi qui doit départager ces thèses opposées, a permis de découvrir l'origine immédiate de ce peuple dans la boucle du fleuve Congo où il a cohabité pendant plusieurs siècles, avec d'autres ethnies Ngala venues toutes du bassin du Nil, plus précisément de la région du lac Albert (lac Mobutu) vers 2500 avant JC. Les migrations des Bantou depuis ce site nilotique ayant eu lieu avant l'émancipation des ethnies, mais après celle de beaucoup de groupes linguistiques, c'est à travers celles-ci (migrations) qu'il faut étudier la migration Mbosi du bassin du Nil.

Une réflexion fondée sur les thèses de Cheikh Anta Diop, de Théophile Obenga auxquelles s'ajoute celle de l'archéologue canadien Marc Ropivia et rejetant prudemment l'idée de la polyfocalité de la naissance des Bantou, permet d'envisager les migrations bantou sur trois voies. Les Mbosi, qui avaient suivi la voie équatoriale avec les autres Ngala, ont effectué leur deuxième phase de migration partant du site de la boucle du Congo, devenu surpeuplé par l'arrivée d'autres bantous fuyant les razzias arabes depuis les régions de l'Oubangui et du lac Tchad.

Entre le XIIe et le XIVe siècle de notre ère, ils arrivent sur l'habitat actuel de la cuvette congolaise, appelés par le vide qu'offrait ce site. Guidés par Ndinga et Kiba, ils s'éparpillent sur les terres abandonnées par les pygmées inférieurs en nombre, et par les Teke, autre ethnie bantou arrivés avant eux, appelés à leur tour par les plateaux. Une fois installés, les Mbosi ont organisé leur espace. Ils ont construit des villages, ils ont élu des chefs. Ils ont mis en place une organisation politique et sociale, créé une économie. Depuis la fin du XIXe siècle de notre ère, ces valeurs traditionnelles Mbosi, subissent les forces de destruction, d'abord de la colonisation, puis de l'État moderne.

Bibliographie

Assmann (Jan) : Maât, l'Égypte pharaonique et l'idée de justice sociale, Julliard, Paris, 1989, 173 p.

Bakajika : « Les migrations des Bantu de l'Afrique Centrale et problématique de leur aire culturelle. Cas des Lunda et Luba » in Obenga (Th sous direction de) : Les peuples Bantu : migrations, expansion et identité culturelle, Harmattan, Paris, 1989, Tome 1, pp 187-212.

Betwell Allan Ogot : « La région des Grands lacs » in Histoire générale de l'Afrique, Tome IV : L'Afrique du XIIe au Xle siècle, Présence Afrique/Edicef/UNESCO, Paris, 1997, pp.543-570.

Dike Akwa Nya Bonembela : les descendants des pharaons à travers l'Afrique, Editions, Osisris-Africa, Bruxelles, 1985, 440p

Diop (Ch. A) : Civilisation ou barbarie, Présence africaine, Paris, 1983, 526p

Dufeil (M-M) : « Migration et stabilité : le mode de production villageois » in Obenga (Th) : Les peuples Bantu : migrations, expansion et identité culturelle, Harmattan, Paris, 1989, Tome, pp.213-226.

Ebeka (J) : «Morotoua contre Ndaka-Noloki» in Revue Liaison, N°16, Brazzaville, 1951, pp.22-24.

Ehret (Ch.) : « Entre la côte et les Grands lacs » in Histoire générale de l'Afrique, Tome IV : L'Afrique du XIIe au XVIe siècle, Présence Afrique/UNESCO/NEA, Paris, 1985, pp.523-541.

Ehret (Ch.) : « L'intérieur de l'Afrique Orientale » in Histoire générale de l'Afrique, Tome III : L'Afrique du XIIe au XIe siècle, Présence Afrique/Edicef/UNESCO, Paris, 1997, pp.429-442.

Itoua (J) : Les Mbosi au Congo : Peuple et civilisation, Harmattan, Paris, 2007, 282p

Itoua (J) : Institution traditionnelle Otweré chez les Mbosi (Congo-Brazzaville), Harmattan, Paris, 2010, 296 p.

Ki-Zerbo (J) : Histoire de l'Afrique noire. D'hier à demain, Hatier, Paris, 1972, 731p.

Lam Aboubacar Moussa : De l'origine des Peuls, Présence Africaine, Paris, 1993, 464p.

Lwango-Lunyiigo (S), Vansina (J) : « Les peuples bantouphones et leur expansion » in Histoire générale de l'Afrique Tome III : L'Afrique du XIIe au XIe siècle, Présence Afrique/Edicef/UNESCO, Paris, 1997, pp130-145.

Ndinga-Mbo (A.C) : Introduction à l'histoire des migrations au Congo. Hommes et cuivre dans le «Pool» et la Bouenza avant le XIXe siècle, Tome I, Brazzaville, Heidelberg - RFA, Editions Bantoues, 1984, 151p.

Ndinga-Mbo (A.C) : Onomastique et histoire au Congo-Brazzaville, Harmattan, Paris, 2004, 228 p.

Ngoïe Ngalla (D): Le retour des ethnies. Quel État pour l'Afrique? BAJAG-MERI, Paris, 2003, 143p.

Obenga (Th) : La cuvette congolaise. Les hommes et les structures, Présence Africaine, Paris, 1976, 172p.

Obenga (Th) : Les peuples Bantu : migrations, expansion et identité culturelle, Harmattan, Paris, 1989, 2 Tomes, T.1. 293p ; T2. 599 p.

Obenga (Th) : La philosophie africaine de la période pharaonique 2780-330 avant notre ère, Harmattan, Paris, 1990, 567 p.

Ollandet (J) : Les contacts Teke-Mbosi. Essai sur les civilisations du bassin du Congo, Thèse de Doctorat de 3è cycle d'histoire, Université Paul Valéry Montpellier, 1981, 2 Tomes, T.1. 276 p ; T.2. 581 p.

Ropivia (M-L) : « Mvett et bantuistique : la métallurgie du cuivre comme bantuïté et son incidence sur les hypothèses migratoires connues » in Obenga (Th sous direction de) : Les peuples Bantu : migrations, expansion et identité culturelle, Harmattan, Paris, 1989, Tome 2, pp317-332

Sautter (G): De l'Atlantique au fleuve Congo. Une géographie du sous-peuplement. République du Congo. République Gabonaise, Mouton, Paris, 1966, 2 vol, 1102p

Tidiane N'Diaye : « Les Bantous : entre dispersion, unité et résistance », in *Africultures*, <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=10920>

Vansina (J) : « L'Afrique Équatoriale et l'Angola : les migrations et l'apparition des premiers » in Histoire générale de l'Afrique, Tome IV : L'Afrique du XIIe au XVIe siècle, Présence Afrique/UNESCO/NEA, Paris, 1985, pp601-628

Vennetier (P) : Les hommes et leurs activités dans le nord du Congo-Brazzaville, ORSTOM, Volume II, N°1, Paris, 1963, 289p